

[Text]

the minister in deciding whether or not he decides to surrender him in the final event.

Senator Frith: To complete the record on this, or to add a footnote, in my reading of the Federal Court Reports recently I came across a case under the Immigration Act, in which, if I understood it right—it was just a synopsis I read—the Federal Court of Appeal sent back to the Immigration Appeal Board for determination a question about a political offence under that section which used to be section 14 or 15, I think, of the Immigration Act where they can refuse deportation on the grounds that they would be subject to political punishment, or punishment for political activity, if they were sent back.

The Immigration Appeal Board had said, apparently, that the test was whether Canada would find that to be a political offence, and the Federal Court of Appeal sent it back saying, "No, you have to find whether in Chile"—and that is where I think it actually was—"it would be considered a political offence." That kind of jurisprudence, I suppose, would be something that we would have to draw on if we did not have a case right on that particular point.

Dr. LaForest: I might point out that what you have just been hearing is vintage Federal Court of Appeal interpretation of the Extradition Act. In fact, until that decision of the Federal Court of Appeal the Extradition Act was not interpreted in that way. The courts did look at the political nature of the case, and they did it sensitively.

The Federal Court of Appeal here, however, held that it was a question for the minister alone, but the question was left open as to whether a court on habeas corpus might not review the matter. And if, as I think, the act reads now that no person shall be surrendered for a political offence, then I would think that the court on habeas corpus could look into the question, even though the minister is expressly given that power. I would not quarrel with the fact that the minister should make the final decision, whatever a court of law has said. But if they have said it is a political offence, then that is the end of it. If, however, a court leaves it by, obviously the minister is in a better position to look at the question again with the advice of the Secretary of State for External Affairs.

What I have always thought was that it was useful as a buffer for the minister not to get all these questions, but to have it aired in court ahead of time, and usually that is quite enough. If one looks at the record in Canada or Great Britain, there are very few cases indeed where the courts have permitted it, and I know of no case where the Minister of Justice has taken advantage of the exemption of political offences.

Senator Frith: If I obtain a writ of habeas corpus and the minister's answer to it is that he is holding the prisoner under a section that gives him the right to determine whether it is a political offence or not, that would be a proper answer to the writ, would it not? If the judge finds that the minister has that discretion, that means the minister is legally holding the prisoner and that would be an adequate return to the writ of habeas corpus.

[Traduction]

tiendra compte, de même que des autres, lorsqu'il décidera s'il sera extradé.

Le sénateur Frith: Pour compléter le dossier à ce sujet, ou pour ajouter une note, lorsque j'ai lu récemment les rapports de la Cour fédérale, j'ai vu par hasard un cas relevant de la Loi sur l'immigration et, si j'ai bien compris—je n'ai lu que le résumé—la Cour d'appel fédérale a renvoyé la cause à la Commission d'appel de l'immigration pour juger d'une infraction de nature politique aux termes de l'article 14 ou 15, je crois, de la Loi sur l'immigration prévoyant le refus d'extradition, alléguant que le fugitif pourrait, s'il était extradé, être possible d'une peine, en raison de ses opinions ou de ses activités politiques.

La Commission d'appel de l'immigration avait apparemment dit qu'il s'agissait, en somme, de savoir si le Canada considérerait ou non cette infraction comme étant de nature politique et la Cour d'appel fédérale a renvoyé ce jugement disant: «Non, il s'agit d'établir, si cette infraction serait considérée comme étant de nature politique au Chili—et en fait je crois que c'était là.» Je suppose donc, qu'il nous faudrait établir à ce sujet un précédent, si aucun cas de ce genre ne s'était encore présenté.

M. LaForest: Je pourrais peut-être souligner que ce que vous venez d'entendre est un exemple de l'interprétation de la Loi sur l'extradition par la Cour d'appel fédérale. En fait, avant cette décision de la Cour d'appel fédérale, la Loi sur l'extradition n'était pas interprétée de cette façon. Les tribunaux étudiaient attentivement la nature politique du cas.

La Cour d'appel fédérale a cependant maintenu ici qu'il incombe au ministre seul de trancher cette question, mais on n'a pas donné suite à la question de savoir si un tribunal d'habeas corpus pourrait étudier ce cas. Et si, comme je le pense, la loi stipule qu'aucune personne ne peut être extradée pour un délit politique, la Cour pourrait, sur réception d'un bref habeas corpus, statuer sur la question, même si le ministre détient expressément un tel pouvoir. Je ne conteste pas que la décision finale revient au ministre, quoi que décide un tribunal. Mais s'il est décidé qu'il s'agit d'un délit politique, cela met fin au problème. Toutefois, si la cour refuse de statuer, le ministre pourra mieux examiner de nouveau la question, sur avis du Secrétaire d'état aux Affaires extérieures.

J'ai toujours cru que toutes ces questions ne doivent pas être soumises directement au ministre mais que, pour lui faciliter les choses, elles doivent d'abord être soumises aux tribunaux; habituellement, une telle démarche se révèle efficace. Si l'on examine les précédents au Canada et en Grande-Bretagne, il existe très peu de cas où les tribunaux l'ont permis et je ne connais aucun cas où le ministre de la justice ait pris avantage de l'exception applicable au délit politique.

Le sénateur Frith: Si j'obtiens un bref d'habeas corpus et que le ministre répond qu'il détient le prisonnier en vertu d'une disposition de la loi, que l'autorise à déterminer s'il y a eu délit politique ou non, ce sera là une réponse appropriée au bref, non? Si le juge constate que le ministre a une telle discrétion, cela signifie que le ministre détient la personne légalement et cela constitue bien un appel pour l'application d'un bref d'habeas corpus.